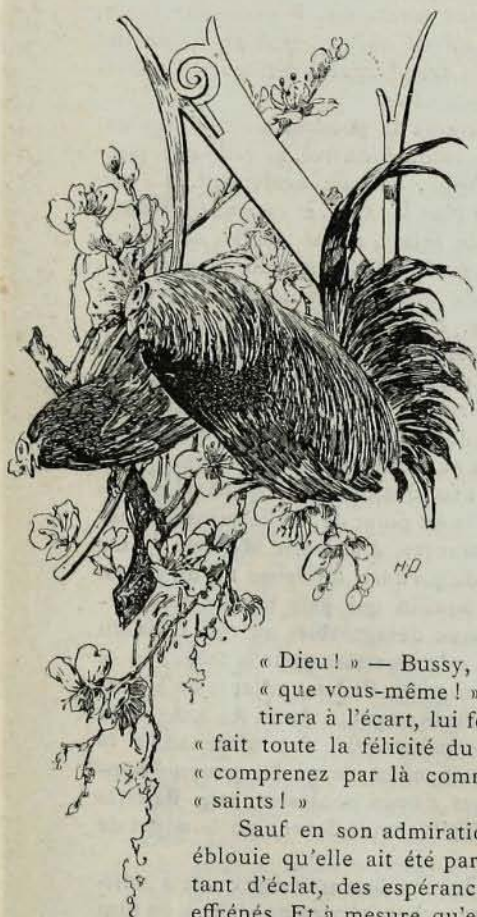




Les Jeunes Filles sous Louis XIV

SUITE ET FIN

La vie à la cour : L'admiration pour le roi. — Les passions et les intérêts, le ton, les préjugés, les modes, les habitudes et les flatteries des courtisans. — Impression générale.



NOTRE jeune présentée n'est que depuis quelques semaines à Versailles; mais, forte de la bienveillance que lui ont témoignée Leurs Majestés, elle s'est déjà familiarisée avec tout ce que la cour compte de célèbre et de bien né. Si quelques déceptions et quelques méfiances lui sont venues, il est du moins un sentiment qu'elle partage avec l'entourage, un sentiment qu'elle ne peut suspecter chez les autres, tant chez elle il demeure sincère, c'est l'adoration, l'idolâtrie éprouvée pour le roi. A-t-elle la chance, en une réception quelconque, de pouvoir approcher M^{me} de Sévigné, celle-ci lui dira : « Ce qui me plaît souverainement, c'est de vivre quatre heures entières avec le roi, être dans ses plaisirs et lui dans les nôtres; c'est assez pour contenter tout un royaume qui aime passionnément à voir son maître! » — Le maréchal de Villeroi murmurerà en passant près de leur cercle : — « Je commence à voir les cieux ouverts : le roi m'accorde une audience! » — Le duc de Richelieu s'écriera avec l'accent le plus sincère : « J'aimerais autant mourir que d'être deux ou trois mois sans voir le roi. » — Si notre jeune fille est admise à présenter ses hommages à M^{lle} de Montpensier et si elle s'ouvre à elle de son espoir d'obtenir quelque charge pour sa famille ou pour les siens, la grande Mademoiselle lui conseillera : « Il faut attendre la volonté du roi avec soumission, tout espérer de sa justice et de sa bonté, il est comme

« Dieu! » — Bussy, lui, écrira d'exil : — « Le roi sait bien mieux ce qu'il vous faut que vous-même! » — Et enfin La Bruyère, dans sa gaucherie un peu farouche, l'attirera à l'écart, lui fera part de cette réflexion : — « Observez que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe toute sa vie de le voir et d'en être vu, et comprenez par là comment voir Dieu peut faire toute la gloire et tout le bonheur des saints! »

Sauf en son admiration pour le roi, notre jeune débutante aura quelques déboires. Si éblouie qu'elle ait été par le luxe et l'apparat, elle est assez fine pour avoir pénétré, sous tant d'éclat, des espérances, des craintes, des inquiétudes, des passions et des intérêts effrénés. Et à mesure qu'elle les pénètre, à mesure que, poussée par l'ambition de parents ou d'amis pressés d'obtenir des faveurs, grâce à son jeune crédit, elle commence à ressentir elle-même ces inquiétudes et ces espoirs, elle comprend mieux la nécessité de se mettre au ton de la cour, c'est-à-dire de se contraindre et de dissimuler. D'abord le roi ne peut souffrir les visages tristes.

Il est donc nécessaire, dès qu'il paraît, de sourire et, eut-on le cœur brisé, de paraître joyeuse. Bien qu'on soit en faveur, les jaloux ont osé des insolences sournaises; notre jeune fille s'est fait, sans le vouloir, des ennemis qui la calomnient cruellement. Elle le sait, mais elle sait aussi qu'il n'en faut rien trahir; elle doit rester maîtresse de son geste, de ses regards et de son visage, réprimer la colère, dissimuler le dépit, sourire aux pires médisants. C'est une loi rigoureuse pour tout ce qui est en fonction ou en représentation. Se montrer impressionnable ou timide, c'est faire le jeu de ses ennemis, c'est se perdre. Notre jeune fille conçoit pleinement, maintenant, combien l'éducation de couvent, qui lui avait paru d'abord si dure et si étrange, était, au contraire, très bien appropriée au rôle hardi qu'elle doit jouer dans le monde.

Voici pour le moral.

Quant aux façons et aux allures à adopter, notre débutante sait déjà entrer et sortir, elle sait aussi *couper*, c'est-à-dire passer devant une personne et la séparer d'une autre, sans quoi elle risquerait fort de rester dans les portes, ou, si elle attend la fin d'une conversation, de ne point parler à qui elle a affaire. Si c'est pour lui demander un service que quelqu'un l'aborde, il est de bel air de ne point s'arrêter et de ne point répondre, mais de se faire suivre quelque temps : cela donne de l'importance. Il est dangereux aussi d'*entamer*, c'est-à-dire de solliciter la première pour une amie ou une parente; il est prudent d'*appuyer* seulement et seulement quand une autre s'est risquée à des démarches bien accueillies. Notre jeune fille doit acquérir très vite la connaissance des appartements, afin de se bien placer *pour être vue*. Il lui sera bon de parler d'elle avec assurance, de dire très souvent et très haut : « J'ai de l'esprit » ou bien : « J'ai de la beauté. » Au bout de quelque temps, tout le monde, faute d'opinion propre, répètera : « Elle a de l'esprit. » « Elle a de la beauté. » En fait de goût artistique, il est admis qu'on doit entre *honnêtes gens* admirer aveuglément les œuvres de Lulli, surintendant de la musique du roi. Il faut aimer la guitare : le roi n'en joue pas mal. En peinture, il faut louer exclusivement Lebrun et ses *sujets si nobles* ! Les peintres flamands doivent être dédaignés, car le roi, un jour qu'on a mis un Téniers dans ses appartements, s'est écrié : « Otez-moi ces magots-là ! » Comme poète dramatique, Racine est à la mode. Encore plus qu'au couvent, il sera adroit à notre jeune fille de se vanter de sa naissance. Elle se réclamera, valablement ou non, des princes Lorrains, des Rohans, des Chatillons, des Montmorencys, et, s'il se peut, des princes du sang. Elle fera bien de parler de ses relations avec les cardinaux, les duchesses, les ministres, de dire à tout propos : « Je dinai hier chez telle princesse. » « J'y soupe ce soir. » « Je disais à Monsieur... »

« Sa Majesté me demandait... » Elle vantera ses aïeux, prononcera les mots oriflamme et croisades, décrira son château à tourelles, à créneaux et à machicoulis, ses salles parées d'arbres généalogiques, d'écussons chargés de seize quartiers, et de portraits d'ancêtres. Elle devra répéter à satiété : « Ma race, ma branche, mon nom, mes armes. »

Pour sa toilette, toutes les prodigalités lui sont permises. Le roi, dès l'année 1664, a bien déclaré que l'usage du brocart et des passements n'appartiendrait qu'à lui, aux princes de sa famille et à ceux de ses sujets à qui il lui plairait d'en donner la permission, et il a promulgué l'ordonnance appelée *l'Institution des justaucorps à brevet*. Ce justaucorps, qu'on ne peut porter que muni d'un brevet signé du roi, est un habit bleu doublé de rouge, brodé d'un magnifique dessin en or mêlé d'argent. Mais le nombre des privilégiés est si restreint, il faut, si la mort de l'un livre une place aux autres, tant de sollicitations et de titres éminents pour l'obtenir, qu'on préfère le plus souvent tourner l'ordonnance et introduire, plus ou moins furtivement, sans permission du roi, de l'or et de l'argent dans ses vêtements. Réprimandé, tancé, on y revient quand même, si bien qu'on dut renouveler, sans grand succès d'ailleurs, l'ordonnance jusqu'à onze fois.

Plus tard, contre la poudre, les coiffures extravagantes, la volonté du roi, si redoutée pour toute autre chose, échoue également. Le roi n'aime pas non plus le tabac, et cependant l'usage déjà séculaire de priser, prôné par les médecins, fait subitement fureur. La ferme du tabac monte, en vingt ans, de cent cinquante mille livres à quatre millions. Notre jeune fille prisera donc, non pas en présence du roi, mais elle prisera dans les tabatières, toujours ouvertes, du duc d'Harcourt ou du maréchal d'Huxelles. Elle saisira sa prise d'un air dégagé, la tiendra quelque temps entre ses doigts avant de la porter à son nez, puis la renifflera « avec justesse. » Espérons qu'elle n'en abusera pas au point de se déformer le nez comme cette princesse dont parle Madame : « On lui a permis de prendre du tabac : il lui en est venu ce nez aquilin qui gâte tout ! » Les parfums étaient aussi désagréables au roi, mais du moins pour les odeurs, sinon pour le tabac, on se conformait à son goût. Partout ailleurs qu'à Versailles, ils avaient la vogue, surtout les *toilettes de senteur* de Montpellier. On s'en abstenait à la cour. On feignait même de ne les pouvoir supporter; quelques dames poussaient leur flatterie affectée jusqu'à s'évanouir devant un bouquet de roses.

L'éventail et le manchon sont deux objets indispensables. Le manchon servira de niche à un tout petit chien, acheté chez M^{lle} Guérin, rue du Bac, personne qui fait le commerce spécial de chiens-manchons.

Sous le respect et la vénération affectés devant

le roi, notre jeune fille a pu remarquer aussi des négligences étranges, voire même volontaires, dans cette fameuse étiquette que tous les courtisans feignent pourtant d'observer religieusement : c'est ainsi qu'aux présentations, nous l'avons dit, les dames doivent baiser la robe de la reine. Mais, s'agit-il de le faire pour la reine d'Angleterre, exilée et malheureuse, ces belles dames, afin d'imiter les princesses, s'en dispensent de leur propre autorité. Il faut, pour les ramener à l'ordre, que le roi manifeste son mécontentement. L'exemple, d'ailleurs, vient de plus haut. A la visite du doge de Gènes, Lescaro, alors que le roi ne songe qu'à lui plaire et à vaincre ses préjugés par sa bonne grâce, Monseigneur, la Dauphine, tous les princes et les princesses du sang jugent de leur propre chef qu'un doge est de rang fort inférieur au leur, ils se donnent le mot et ils le reçoivent couchés sur leur lit d'apparat, afin de n'avoir pas à le reconduire jusqu'au seuil. Se targuant de la conduite des princes, les ministres se montrent plus arrogants encore. Aussi, le doge Lescaro, qui a l'esprit fin, s'écrie-t-il : « Si le roi nous ôte la liberté en captivant nos cœurs, ses ministres nous la rendent ! »

A Versailles, près du roi, sous l'œil du maître, les courtisans se surveillent et se plient encore sans trop de peine à l'obéissance ; mais ils changent d'humeur, dès qu'on les dérange dans leurs aises et leurs habitudes. Plait-il, par exemple, au roi d'emmener la reine et les dames de la cour sur la frontière pour suivre les péripéties de la guerre, les plaintes éclatent. La curiosité que des femmes pouvaient avoir d'une tranchée, de l'effet des bombes et du canon, est bientôt satisfaite. Si, par surcroît, pendant la durée de quelque siège, de furieuses pluies tombent, ces dames commencent à s'ennuyer de *voir si longtemps remuer la terre*. Elles demandent : « Serait-ce un si grand inconvénient que de lever le siège ? » et elles ne cessent de gémir que la ville n'ait capitulé. Le luxe et la somptuosité des généraux dans leurs camps étaient cependant inouïs. On soupait dans de la vaisselle d'argent. « On y était servi, dit « Saint-Simon, avec la même délicatesse et le « même appareil que dans les villes. » Le siège levé, les gens de cour reviennent en hâte, non moins fiers pour cela d'être regardés par la bourgeoisie, qui est aux fenêtres, comme ceux-mêmes qui ont pris la place. Ils *en triomphent par les chemins et se croient braves*. De retour à Versailles, les dames étourdiront celles qui sont restées *de flancs, de redans, de ravelins, de courtines et de chemins couverts*. Ce qui n'empêchera pas, en cas de nouvelle campagne, qu'elles ne se fassent un peu tirer l'oreille pour retourner à la frontière. Les historiographes du roi eux-mêmes ne mettaient pas grande hâte à se trouver aux batailles qu'ils avaient à décrire. Le roi, de retour de l'armée, ne put même se tenir de dire à Racine et à

Despréaux : « Je suis fâché que vous ne soyez « venus à cette dernière campagne, vous auriez vu « la guerre, et votre voyage n'eût pas été long. » Racine lui répondit : « Sire, nous sommes deux « bourgeois qui n'avons que des habits de ville, « nous en commandâmes de campagne, mais les « places que vous attaquiez furent plus tôt prises « que nos habits ne furent faits. » Cette flatterie adroite dérida le roi, mais la nonchalance de nos historiographes n'en demeure pas moins flagrante.

Même à Versailles, la cour s'ennuie assez vite des mêmes choses. Il faut, pour la distraire, des plaisirs nombreux et variés. Si le carême, si les deuils princiers arrêtent le cours des fêtes, on déserte. En janvier 1774, le programme des distractions manquait sans doute d'attraits, car, un jour où le roi et la reine avaient mis sur eux toutes les pierreries de la couronne, les familières, telles que Madame, Mademoiselle, Mmes de Soubise, de Sully, d'Harcourt, de Ventadour, de Coëtquen et de Grancey, s'excusèrent pour diverses raisons ; il ne vint presque personne. Le roi s'en montra chagrin ; de telles assemblées étaient, pour lui, de *vraies mortifications*, et il ne les maintenait qu'afin de *marquer la cadence du Carnaval*. Par contre, si la fête promettait d'être fastueuse, si la curiosité était piquée, si cela devenait une question d'amour-propre que d'y paraître, il y avait cohue. Lors de la présentation à la duchesse de Bourgogne à Fontainebleau, il y eut une telle presse que les rangs furent confondus ; Mme de Nemours et la maréchale de La Mothe, poussées, bousculées, arrivèrent à reculons et tombèrent sur Mme de Maintenon. Le roi se trouva si fatigué de nommer les princes et les princesses, qu'il dut laisser Monsieur continuer à présenter les personnes qui avaient droit de l'être. La petite duchesse de Bourgogne, à bout de fatigue, dut rester encore debout pendant deux heures. Il fallut, enfin, interrompre les présentations et annoncer que la jeune princesse allait se coucher. Quelques femmes la suivirent obstinément et trouvèrent moyen, à force d'instances et d'obséquiosités, de se faire présenter pendant la toilette de nuit. A l'occasion du mariage, ce fut pis. A chaque porte, les princes du sang stationnèrent longuement avant d'entrer. Le roi lui-même attendit un grand quart d'heure avant de pouvoir pénétrer dans le grand salon.

En cent autres occasions, notre débutante peut juger de l'impatience et de l'indiscrétion des femmes de la cour. Le roi, par exemple, se décide-t-il à donner une grande fête où il se propose d'offrir des cadeaux, pierres précieuses, brocarts, rubans et éventails à toutes les dames, il a beau recommander le secret, la nouvelle s'ébruite. Toutes les femmes de qualité veulent être du gala, et il arrive une telle foule au palais qu'on ne peut plus s'y retourner. Auparavant, beaucoup de dames étaient allées trouver les marchands chez

lesquels les étoffes et les bijoux avaient été achetés, afin de savoir combien Sa Majesté en avait pris, et ce que cela avait coûté. Le roi en est très dépit. Il dit qu'on va s'imaginer que ses présents sont d'une magnificence indescriptible, que ce qu'il distribuera ne paraîtra plus rien en comparaison, et, froissé, il décommande la fête.

Pour peu que notre jeune personne, dans ce milieu décevant, ait gardé le sens droit et la franchise inculqués par les religieuses, elle sera encore plus indignée des flagorneries outrées et mensongères dont on accable le roi. Parmi les flatteurs les plus obséquieux, elle remarquera tout de suite le marquis de Dangeau, ce « chamarré de ridicules — comme dit Saint-Simon — à qui la tête « a tourné d'être seigneur. » Signe caractéristique de l'espèce, timide et bas devant les princes et les ministres, il est plein de hauteur avec les inférieurs.

Le maréchal de La Feuillade ne le lui cède en rien. C'est le courtisan *qui passe les courtisans passés*, un de ces fous pleins d'esprit qui ne font leur fortune que par leur extravagance, qui, à force d'être *plaisants, s'élèvent aux emplois graves* et arrivent *par un continu enjouement au sérieux des dignités*. Il fait à ses frais l'expédition de Candie. Il s'en va provoquer en Espagne quelqu'un qu'il accuse de mal parler du roi. Il élève, place des Victoires, une statue de Louis XIV entourée d'esclaves enchaînés, avec cette inscription : *Viro immortalis*. C'est lui, enfin, qui, étant à l'armée, prend la poste et vient droit à Versailles où il surprend le roi : « Sire, dit-il, les uns font « venir leurs femmes, les autres les viennent voir; « moi, je viens voir Votre Majesté et je ne verrai « que Votre Majesté, car ce n'est qu'à elle que je « dois tout. » Il remonte à cheval sans avoir vu âme vivante que le roi.

Le maréchal de Villeroi, qui s'avouait cyniquement « le très humble et dévoué serviteur des « ministres jusqu'au jour où le pied viendrait à « leur glisser », n'était pas un flatteur moins émérite que Marsillac, grand maître de la garde-robe, qui, pendant trente-sept ans, assista, quatre fois par jour, aux changements d'habit du roi. De Vardes, après l'exil, rentré en grâce et à genoux devant le roi qui se moque de son justaucorps démodé, trouve encore la force de soupirer : « Sire, quand on est assez misérable pour vivre « éloigné de vous, non seulement on est malheureux, mais on est ridicule! »

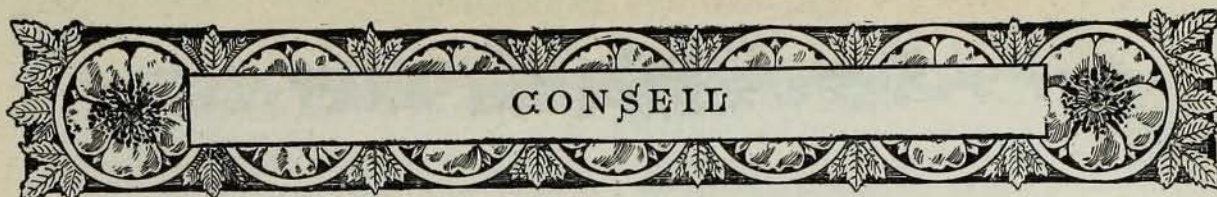
Le duc d'Antin, surintendant des bâtiments royaux, encore plus expert, mettait à complaire à son maître, jusqu'en ses moindres faiblesses, un zèle et une ingéniosité bien propres à désespérer tous les autres. On se rappelle cette promenade à Fontainebleau où le roi avait souhaité qu'on abattît un bois qui lui masquait la vue; le duc d'Antin fit, dans la nuit, scier tous les arbres près de la racine, de façon qu'il ne tinssent presque plus. Des cordes étaient attachées à chaque tronc

et plus de douze cents hommes se cachèrent, prêts à tirer au moindre signal. Le roi passant de nouveau avec toute sa cour, le duc demanda : « Si ce « bois vous déplaît toujours, Sire, ordonnez et il « disparaîtra de lui-même. » — « S'il ne tient qu'à « cela, dit le roi surpris, je l'ordonne volontiers. » Aussitôt, le duc donna un coup de sifflet et l'on vit tomber la forêt. Ce fut si magique que la duchesse de Bourgogne s'écria : « Mesdames, « sachons gré au roi de n'avoir point demandé nos « têtes, M. d'Antin les ferait tomber de même! » A Petit-Bourg, où le roi vint coucher un soir, même histoire pour une allée de vieux marronniers qui coupait la perspective. Elle fut abattue dans la nuit et le roi s'en étonnant : « Sire, dit le surintendant, comment voulez-vous qu'elle osât paraître devant vous : elle vous avait déplu? »

Notre courtisan fit mieux. Le roi mettait quelque vanité à s'y connaître en art, et il était tout particulièrement fier de la justesse de son coup d'œil. Aussi le duc d'Antin, quand le roi allait dans ses jardins voir les statues nouvelles qu'il y faisait poser, avait soin, entre la statue et le socle, de faire mettre des cales, afin que le souverain s'aperçût que les statues n'étaient pas droites et eut le plaisir de remarquer de quel côté elles penchaient. Le duc d'Antin poussait la complaisance jusqu'à discuter, mais seulement pour mieux se rendre après. Et il faisait alors redresser la statue en se pâmant d'admiration sur le coup d'œil du roi!

Ces menus faits, mille autres de même sorte, observés superficiellement et séparément, ont peut-être d'abord amusé notre débutante, mais, renouvelés chaque jour, rapprochés et jugés d'ensemble, ils éclairent le monde qui l'entoure d'un jour de plus en plus décevant. Sous cette joie apparente des visages, dans les mille louanges qui retentissent autour du roi, en ce somptueux décor de palais où il semble qu'on ne songe qu'à se divertir, elle a déjà démêlé les ambitions secrètes, souffert des envies sournoises, pressenti les luttes sourdes, acharnées, féroces, la curée où on s'arrache les charges et les emplois. Attristée, elle se répète les paroles fameuses de Bossuet : « La « cour veut toujours unir les plaisirs avec les « affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien « de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. « Enfoncez : vous trouverez partout des intérêts « cachés, des jalousies délicates qui causent une « extrême sensibilité et, dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il « est vain. » Se souvenant en même temps de son désir autrefois si ardent de voir la cour, de toutes les visions enchantées, de tous les rêves séduisants qui, au couvent, faisaient battre son jeune cœur d'impatience et de fièvre, elle ne pourra maintenant, dans un retour mélancolique, que redire et méditer le mot profond de La Bruyère : « La cour « guérit de la cour. »

CHARLES FOLEY.



Esprit de suite.



L'ESPRIT de suite est ce qui manque le plus de nos jours. Le champ de l'intelligence et de l'imagination s'est agrandi, on est devenu, plus qu'autrefois, curieux de savoir, et l'activité s'est accrue dans la proportion où les facultés acquièrent en puissance et s'étendent à de nouveaux objets. Seulement, beaucoup de gens acceptent comme un axiome cette pensée d'un auteur célèbre, que l'esprit perd en profondeur ce qu'il gagne en surface. Est-ce vrai ? On pourrait le contester. Il est des esprits qui s'assimilent assez ce qu'ils gagnent pour croître en tous sens. Mais si cette pensée est très discutable lorsqu'il s'agit de l'intelligence, elle est vraie en ce qui concerne l'action, l'activité. Nous embrassons aujourd'hui une multitude de connaissances, nous effleurons tous les arts, nous essayons de toutes les œuvres et, l'universalité étant impossible, nous venons échouer à l'insuccès et à la médiocrité, faute de suite et de persévérance.

En ce qui vous concerne, mesdemoiselles, et pour en venir à la pratique, quelle inconstance dans vos occupations ! Combien en est-il parmi vous qui ne gaspillent, je ne dis pas leur temps, mais leur intelligence, leur goût, leur sens artistique, en des essais qui se découragent et ne sont jamais poursuivis ! Je connais des jeunes filles qui, pendant les deux ou trois années qui se sont écoulées entre la fin de leurs études et leur mariage, ont effleuré une multitude d'occupations : le piano, le violon, le violoncelle, le chant, sans parler des cours ébauchés de composition et d'harmonie ; le dessin, la peinture à l'huile, l'aquarelle, toutes les variétés de peinture sur soie, sur marbre, sur velours, etc. ; les langues, les cours d'histoire, de littérature, de sciences ; les travaux d'aiguille infiniment variés, surtout les inutiles, — et même les œuvres de charité. Tout cela a été

entrepris avec ardeur et laissé avec empressement. Il n'y a rien eu de perfectionné, d'achevé ; de tous ces efforts éparpillés, interrompus, rien ne demeure, rien ne profite, et, ce qui est pis encore que la médiocrité en l'habitude, — l'habitude de ne rien approfondir, de ne rien soigner, de ne rien finir, — l'abaissement de l'idéal en toutes choses.

Ce n'est pas tout. En détruisant en nous tout esprit de suite, en négligeant de persévérer dans les moindres choses entreprises, on entre dans une voie fatale, et ce défaut, qui aujourd'hui ne semble rien parce qu'il ne s'applique qu'à des ouvrages inachevés, à des lectures interrompues, à des essais insignifiants, ce défaut, dis-je, deviendra grave, terrible lorsqu'il s'agira de devoirs réels et de tâches sérieuses. Ce manque de suite et de persévérance qui a détendu les ressorts de votre énergie et établi le caprice en maître dans votre vie, on le sentira, on en souffrira autour de vous quand vous serez des maîtresses de maison obligées de faire régner autour de vous l'ordre et l'économie, — des épouses tenues à satisfaire les goûts de vos maris et à les rendre heureux, — des mères responsables des âmes de vos enfants, liées à la grande tâche de l'éducation, cette tâche que le caprice anéantit, et qui ne peut se poursuivre qu'avec l'énergie, la ténacité, la persévérance invincible.

Ce que je vous prêche aujourd'hui n'a l'air de rien. Un livre que vous n'achevez pas, un dessin que vous abandonnez, une œuvre que vous laissez tomber, tout cela ne paraît avoir aucun rapport avec votre vie et vos devoirs futurs ; cependant, souvenez-vous que tout ce que vous êtes actuellement, tout ce que vous faites aujourd'hui vous prépare à cette vie, consciemment ou non. Les habitudes d'esprit et d'existence que vous appliquez maintenant à de petites choses, vous les retrouverez plus tard comme des auxiliaires ou des obstacles dans les choses plus graves dont vous ne serez pas seules à subir les conséquences, mais dont vous aurez encore la responsabilité vis-à-vis d'autrui.

M. MARYAN





La Marquise Sabine

SUITE ET FIN

XVII

Hennequeville, le... 18...



U'AS-TU pensé en recevant une lettre inachèvee, mon cher enfant? Figure-toi que l'amiral d'Aubrun est venu, sans crier gare, passer quelques jours avec moi; et, ne voulant pas te faire attendre ma réponse, j'ai mis mes

feuilles à la poste sans y ajouter la finale obligée, me réservant de t'en expliquer la cause.

« Il nous a donné une fameuse émotion, mon vieil ami, nous rendant, par là même, un réel service.

« D'après les avis de Welter nous évitions de prononcer ton nom devant Sabine.

« — Plus tard! disait-il toujours. C'est déjà trop que les étrangers lui parlent de son mari... Vous, patientez.

« Donc, nous patientions. Mais, avant-hier, comme Sabine esquissait rapidement un pêcheur de crevettes, voilà d'Aubrun qui me dit tout à coup :

« — J'ai beaucoup entendu parler de ton neveu, la semaine dernière, par un ami des de Briges. Herbert, que j'ai connu très oisif, fait bâtir, paraît-il, une ferme modèle dont il prendra la direction. C'est bien, cela! Beaucoup de nos gentilshommes devraient agir ainsi, s'occuper de leurs terres, du bien-être des paysans, au lieu de courir, à Paris, les bals, les cercles et les théâtres. On attribue cette conversion à M^{me} Sabine. « Conversion » est bien le mot, puisque Herbert, très sceptique autrefois, a chargé un certain frère Martial de la surveillance des travaux, et va faire construire une école religieuse pour les enfants du pays. Dans le bien comme dans le mal, toujours la femme, mon vieil ami; nous, le sexe fort, nous ne sommes que des tontons entre leurs mains

« Mon cœur battait, je te l'avoue. Ta tante, elle, paraissait assez calme, mais, tout en disant quelques mots à d'Aubrun, son regard, comme le mien, ne quittait pas Sabine assise à l'extrémité de la terrasse.

« Elle avait entendu, car elle était livide, et, ne pouvant maîtriser son trouble, elle se leva et s'éloigna peu après.

« — Charmante, ta nièce! s'écria l'amiral qui n'avait rien remarqué. Une grâce! une distinction! Quand je pense, mon vieil ami, que tu ne voulais pas ce mariage! Tu vois qu'il porte bonheur à Herbert, sans compter que ta femme et toi semblez fous de cette enfant.

« — Fous! c'est le mot, avoua ta tante, qui, fort inquiète, s'empessa d'aller à la recherche de Sabine, sous le premier prétexte venu.

« Mais elle ne la trouva nulle part, et la femme de chambre, interrogée à son sujet, lui dit qu'elle la croyait à l'église. Nous la revîmes seulement à l'heure du dîner, et, si ses joues gardaient la pâleur de son émotion récente, ses lèvres avaient repris leur doux sourire habituel.

« Nouvelle interruption, mon ami; ce n'est plus d'Aubrun qui en est cause : (il nous a quittés hier par l'express du soir), mais Sabine qui est entrée dans ma chambre avec son petit trotinement de souris.

« Je ne me suis aperçu de sa présence qu'au baiser déposé sur mon front.

« — Oncle, j'ai frappé deux fois, dit-elle tout essoufflée; le docteur sort du château, il va voir un malade à Criquebœuf, et nous propose d'aller tous l'attendre à Villers où nous déjeunerons. Allons, fermez vos paperasses jusqu'à ce soir.

« Je lui pris les deux mains, et, l'attirant à moi :

« — J'accepte, petite, regrettant seulement de ne pouvoir finir ma lettre. J'écris à un malheureux...

« Elle m'interrompt :

« — Un malheureux! oh! ne le faites pas attendre. Vous ne m'en avez pas parlé, mon oncle. Que veut-il? Une position? de l'argent?

« — Non, tu ne comprends pas, dis-je à demi-voix, en employant le tutoiement familier qui la rend si heureuse... Il voudrait... un peu d'espoir... J'écris à Herbert, Sabine.

« Elle pâlit, ses mains tremblèrent dans les miennes, mais elle ne prononça pas une parole. Je continuai :

« — Tu as entendu ce qu'a dit l'amiral d'Aubrun, l'autre jour ? C'est exact. Herbert rougit du passé ; Herbert veut mériter ton estime, ton affection. Pour cela, il cherche à réaliser ton rêve : devenir un homme occupé, utile... Ceci n'a pas lieu sans luttas, mon enfant. Ton mari les accepte, mais je devine que sa solitude lui paraît lourde. Un mot, venant de toi, lui donnerait des forces dans sa vie nouvelle... Sabine, tu as pardonné, fais mieux encore, commence à oublier...

« Elle secoua la tête et, retirant vivement ses mains, les posa sur son cœur :

« — Quelque chose est mort là, dit-elle d'une voix lente.

« — De la mort sort la vie, ne le sais-tu pas ? Une vie plus belle et meilleure. Herbert se repent ; Herbert combat contre lui-même, contre sa mère, tu ne serais pas digne de ton nom de « chrétienne » si tu lui refusais tout espoir.

« Sabine me regarda avec une angoisse poignante... Puis, résolument, prenant ma plume, elle écrivit en marge le mot que tu y vois : « *Courage!*... » mot un peu effacé... Pour ta femme comme pour toi, le sacrifice ne se fait pas sans larmes... Bénis Dieu, mon enfant, c'est Lui qui te redonnera Sabine.

« Ta tante arriva comme j'enfermais précieusement ma lettre dans le buvard.

« — Que devenez-vous donc ? demanda-t-elle. Les de Falaiseau sont là-bas : on n'attend plus que vous.

« — Ce que nous devenons ? Voyez, Hélène.

« Elle lut. Alors, se retournant, elle ouvrit les bras à Sabine :

« — Oh ! chérie ! chérie ! Aujourd'hui, comme je suis fière et heureuse d'être ta mère !

« Là-dessus, mon enfant, je clos ma lettre en te répétant aussi, pour ta tante et pour moi, dans un bon baiser : « courage ! »

« FABIEN DE SAVIGNÉ. »

XVIII

Château de Barsannes, le... 18...

« Mon cher oncle,

« Depuis votre lettre si bonne et qui m'a rendu si heureux par le petit mot en marge que j'ai baisé cent fois, il m'a été impossible de vous écrire longuement. Comme vous l'ont appris mes billets toujours griffonnés à la hâte, l'influenza a terrassé, durant trois semaines, l'énergie du frère Martial, et c'est moi, le pauvre « second », qui ai dû surveiller les travailleurs, de 8 heures du matin à 8 heures du soir.

« — Un bien, mon cher ! vient de me dire votre ami qui, depuis deux jours, a repris son « poste ». Un bien ! vous étiez postulant, cette influenza vous a fait passer novice... Qu'il m'arrive, sous peu, une fluxion de poitrine, et vous serez profès !

« Profès ! Hélas ! non... je sens très bien mon incapacité, mais, secouant mon découragement, mon apathie, je mets toute ma bonne volonté à l'œuvre entreprise... C'est déjà un progrès !

« Dès que la tristesse m'envahit, dès que la solitude me pèse, je me répète le mot de Sabine : « courage ! » et je continue ma route, les yeux fixés sur l'avenir que vous me promettez.

« Au sujet de l'avenir, vous allez me gronder encore... doucement, comme vous savez le faire... Une phrase de votre lettre me bouleverse, m'irrite même : « Bénis Dieu, mon enfant, c'est Lui qui te redonnera Sabine ». Si elle doit venir à moi seulement par devoir, pensez-vous que je puisse être heureux ? Je veux son estime, je veux sa confiance, je veux sa tendresse. Ce mot « courage » n'a rien de tout cela... S'il me rend présentement de l'espoir et des forces, oncle Fabien, au jour de la réunion, je désire *plus et mieux*.

« Que ces lignes, où tout mon cœur se révèle, ne vous fassent pas croire à mon ingratitude envers Dieu. Depuis ma lecture du journal de Sabine, et ma halte dans l'église de Chomelis, il s'opère en moi un mystérieux travail, activé, je le crois, par vos lettres, la fréquentation du frère Martial et de l'abbé Falhès. Sans être encore un croyant comme vous, je ne suis plus l'indifférent d'hier... Je prie ! Je prie ! Et, qui sait, dans un avenir prochain, je suivrai, sans doute, l'exemple de Colette dont le rude visage était transfiguré dimanche au retour de la table sainte... C'est là que Sabine a puisé sa sérénité constante durant son séjour à Barsannes. C'est là qu'elle a trouvé la force de me pardonner ; c'est peut-être là que nos cœurs se rencontreront à jamais...

« En attendant, annoncez à *votre fille* la réalisation d'un autre de ses rêves. C'est le colonel qui tient, cette fois, la baguette magique, et... je l'avoue... je suis jaloux du bonheur qu'il va lui donner.

« Hier, à Latour, où je n'avais pu aller tout le temps de la fatigue du frère Martial, voilà le bonjour de notre vieil ami :

« — Avez-vous vu l'abbé Falhès ?

« — Oui, colonel.

« — Il vous a dit ?... Diable d'homme, va !

« — Il ne m'a rien dit, colonel.

« — Bah ! Alors pourquoi venez-vous ?

« Vous pensez si j'ai ri ?...

« — Pourquoi je viens ? Pour vous voir simplement. J'ai été prisonnier trois semaines, vous le savez bien ?

« Il me tendit la main.

« — C'est vrai, pardon ! Je suis pire qu'un capitaine de ulhans. Et ce n'est pas fameux, ces gens-

là ! Donc, vous vous souvenez de ma crise de goutte ?

« — Oui, colonel.

« — C'était atroce... atroce... mais, enfin, j'avais de loin en loin quelques minutes de répit... Or, pendant ces minutes, il m'est venu une idée... là, tout à coup, une idée à me faire aller en paradis tout droit, m'a dit Cabanou. Vous connaissez l'espèce de bicoque que j'ai à Chomelis ? Au rez-de-chaussée, une vaste étable louée à cet idiot de Chaize qui ne me paie jamais. Au premier, deux chambres inoccupées l'hiver, prises l'été par des artistes qui décampent, très souvent, sans me saluer. Au second, un bout de grenier où rats et araignées vivent dans une étroite union. Eh bien ! je fais déguerpir bêtes et gens, l'étable devient classe et réfectoire, les chambres restent ce qu'elles sont, le grenier se transforme en deux jolies mansardes... Que dites-vous de cela, jeune homme ?

« — Je dis, colonel, que notre maison des Frères est déjà bien avancée pour...

« — Les frères, je vous les laisse ! Je pense aux filles, moi ! M^{me} Sabine m'a souvent parlé de ces pauvres petites qui restent seules quand les mères sont aux champs. Et cela fait un tas de bêtises alors !... Tomber dans l'eau ! mettre le feu ! voler et manger des fruits verts ! Avec des sœurs, ce sera sage... Enfin, c'est décidé. J'ai parlé de la chose hier à l'abbé Falhès. Il m'a embrassé, ma foi, ce diable d'homme, tant il était content. Allons, bon ! Vous aussi ?... Vous êtes fous, fous, vraiment, y compris Cabanou qui a pleuré comme un veau, quand je lui ai raconté mon idée. Écrivez cela à M^{me} Sabine, n'est-ce pas ? Elle va être si heureuse !

« C'est à vous que j'écris bien vite, mon oncle, n'osant m'adresser à elle. Veuillez lui dire de parler de ce projet aux sœurs de Vorey ; le colonel désire que la petite école soit ouverte au printemps.

« Un seul des rêves formés par Sabine reste à réaliser : la salle de réunion ! Celui-là, je me le réserve. Le premier argent gagné par moi y sera consacré, parole d'Herbert de Barsannes ! Il est vrai, hélas ! que cette parole n'est d'aucun prix pour elle

« André vient d'arriver, j'achève ma lettre à la hâte.

« La situation reste aussi tendue avec ma mère. Sa souffrance me fait mal, mais, sans me départir du respect que je lui dois, je poursuis inébranlablement mon but. L'heure de la faiblesse est passée...

« Frère Martial espère que les bâtiments seront couverts pour Noël. Dieu veuille que, jusque-là, l'hiver soit relativement doux.

« Oncle, croyez à toute ma reconnaissance comme à toute ma tendresse. A ma tante, mes meilleurs souvenirs. A Sabine... parlez de moi et pour moi..

« HERBERT. »

XIX

Château de Barsannes, le... 18...

« Mon oncle,

« Je n'attends pas votre réponse, car je suis terriblement inquiet. Je n'ose écrire à Sabine, mais, veuillez lui donner cette lettre ou lui en lire le contenu. Son influence sur son frère achèvera, je crois, ce que j'ai commencé.

« Depuis assez longtemps, André, je vous l'ai dit, n'est-ce pas ? venait fréquemment à Barsannes, attiré, pensais-je, par l'intérêt des travaux de construction. Ma mère le retenait à dîner chaque fois que les de Briges se trouvaient au château. J'étais enchanté : le repas et la soirée y gagnaient plus d'entrain. André se montrait fort sémillant près d'Ondine de Briges ; rien d'étonnant : sourires, compliments sont la monnaie courante d'un homme du monde... Mais, peu à peu, très tard, trop tard, non, je l'espère, mes yeux se sont ouverts... Ma mère, c'est possible ; Ondine, c'est certain, avaient habilement tendu un filet dans lequel André était enserré. Je surpris, hier, entre deux morceaux de chant, plusieurs paroles révélatrices.

« Certes, j'aime beaucoup André ; c'est un charmant garçon, plein de cœur, mais ce n'est pas à lui que je pensai soudain. Sabine n'a jamais eu de sympathie pour M^{lle} de Briges ; elle ne le cachait pas, son journal moins encore ; et ce journal désigne, vous le savez, la belle-sœur très souhaitée. Que ce désir devienne réalité, ceci n'est pas la question actuellement, mais qu'en l'absence de Sabine, André se laisse entraîner à donner sa parole à M^{lle} de Briges, je ne peux le souffrir, il me semblerait commettre, envers ma femme, une nouvelle trahison.

« Donc, hier soir, je reconduisis André à Vorey, et, pendant que Litt et Diana nous emportaient au galop, je lui posai, à brûle-pourpoint, cette question :

« — A quand les fiançailles ?

« Un peu surpris d'abord (on avait pris tant de précautions pour se cacher de moi !) il crut que j'approuvais ce mariage et répondit :

« — Rien n'est décidé encore.

« — Sabine sait que vous aimez M^{lle} de Briges ?

« Là, hésitation... Enfin :

« — Non. C'est mon premier secret pour ma sœur : il me pèse ! Mais, voyez-vous, Herbert, Sabine s'y opposerait, j'en suis sûr. Elle s'est mise dans l'idée de me marier à M^{lle} Darnal, et toute autre jeune fille lui déplaît, uniquement à cause de cela. M^{lle} Ondine m'avait d'abord paru très coquette, et, pour rien au monde, je ne l'eusse épousée, car ces femmes-là amènent la ruine, ouvent le déshonneur. Votre mère m'a détrompé :

« Cette enfant était trop livrée à elle-même, m'a-t-elle dit. Voyez comme elle est simple depuis qu'elle fréquente Sabine. » En effet, j'ai observé, et, peu à peu, mes sentiments, de très hostiles, sont devenus très sympathiques...

« — Eh bien, mon cher, vous avez mal observé ! m'écriai-je avec vivacité.

« Il fronça les sourcils. Je n'en continuai pas moins :

« — Ondine de Briges est une frivole de la plus belle eau, une coquette fieffée. Causez avec elle, amusez-vous de ses saillies ; mais reprenez votre cœur et gardez votre argent.

« — Vous ne pensiez pas ainsi il y a quelques mois, observa-t-il sèchement.

« — Que mon appréciation ait varié ou non, peu importe, je n'ai jamais eu l'idée, moi, de la prendre pour femme. Allons, André, arrêtez-vous, vous seriez fort malheureux.

« — Malheureux ! De la fortune ! Une parenté brillante !...

« — Ceci n'est pas tout, croyez-moi... Vous êtes aveuglé actuellement. Essayez d'ouvrir les yeux. Vous observerez et... vous conviendrez que j'ai raison de vous retenir au moment de faire un faux pas... définitif.

« — Permettez, dit-il d'un ton très dégagé, je vous trouve fort étrange : c'est vous qui avez choisi votre bonheur, pourquoi m'empêcher de choisir le mien ?...

« A l'expression du visage d'André, à son accent, je devinai que sa décision était prise, et que, si je ne frappais un grand coup, le lendemain, peut-être, par bravade, obstination, que sais-je ? on est fou à certaines heures, sa parole serait donnée... Alors, je répétai :

« — J'ai choisi mon bonheur ! Voyons, André, pouvez-vous me jurer de ne pas apprendre à M. Guedry ce que je vais vous révéler ?

« Vaguement inquiet, il me regarda, mais, loin de soupçonner la vérité :

« — Oui, je le jure, dit-il, croyant sans doute à quelque confidence assez anodine...

« Et je lui contai tout... tout... prenant un amer plaisir à avouer mes torts, à les exagérer peut-être.

« Pas une seule fois, il n'interrompit mon récit ; seulement, quand j'eus achevé, il tourna vers moi son visage qui, sous la clarté de la lune, m'apparut horriblement pâle.

« — Ma pauvre Sabine ! murmura-t-il, les dents serrées. Vous vous êtes conduit comme un misérable, monsieur !

« — Je le sais !

« — Et pourquoi, je vous prie, me faites-vous cette confession tardive ?

« — Pour vous retenir au bord du précipice. Il y a quelque analogie entre la position de M^{lle} de Briges et la mienne... Or, si j'ai rendu Sabine malheureuse, mes yeux se sont ouverts, et, dussé-

je attendre dix ans, je veux reconquérir son estime en même temps que sa tendresse. M^{lle} de Briges vous rendra sûrement malheureux ; prenez garde, mon cher André, que ses yeux ne s'ouvrent pas.

« Comme j'achevais ces mots, nous arrivions à Vorey. André descendit de voiture sans me serrer la main, avec un adieu sec qui me fit tressaillir. Sur le seuil de la villa, il se retourna brusquement :

« — Gardez ou non mon secret, peu m'importe, dit-il ; pour le vôtre, vous pouvez être tranquille, j'aime mon père, la vérité le tuerait...

« Et il s'éloigna dans la grande allée...

« Oh ! quel retour ! Comme j'ai souffert de cette froideur d'André ! Mon oncle, cette souffrance-là est encore une expiation.

« Ce matin, j'ai reçu de lui les quelques lignes que je vous transcris :

« Il m'est impossible, mon cher Herbert, de venir aujourd'hui à Barsannes. Je tiens à m'excuser auprès de vous. Je me suis conduit, hier, comme le dernier des hommes. Votre franchise, vos regrets méritaient plus de générosité de ma part... Pardonnez-moi et, comme par le passé, croyez à mon estime et à mon affection.

« ANDRÉ. »

« Puis en *post-scriptum* : « Sous le premier prétexte venu, je vais partir pour Hennequeville. Ma pauvre petite sœur doit tant souffrir ! »

« Donc, mon oncle, veuillez préparer Sabine à cette arrivée qui lui causerait une émotion trop vive, et la mettre au courant de l'affaire de Briges. André aime beaucoup sa sœur ; actuellement surtout, il voudra lui éviter une peine nouvelle : la victoire nous restera, j'en suis convaincu.

« A vous trois, mille souvenirs.

« HERBERT. »

« Ma lettre allait partir, je la décachète pour y ajouter à la hâte que le frère Martial vient d'être mandé à Paris : « Urgence. — Reviendrai bientôt », dit la dépêche.

« Il part ce soir même. »

XX

Hennequeville, le... 18...

« Mon cher enfant,

« Seulement quelques lignes.

Un sonnet à lui seul vaut tout un long poème.

« Eh bien ! mes quelques lignes ont la prétention de valoir huit pages.

« Ce que j'ai à te dire se résume en un mot :

« Viens ! » Viens dès que le frère Martial sera de retour... Viens ! je crois que le cœur de Sabine, oublieux du passé, s'ouvrira bien grand pour te recevoir.

« La pauvre enfant a été touchée jusqu'aux larmes de ton intervention auprès de son frère. Rien ne pouvait lui être plus sensible ; et, d'elle-même, elle t'a envoyé la dépêche qui exprimait mille choses, je t'assure, dans son « merci » tout bref.

« M. Gueldry nous a quittés ce matin, après une semaine de séjour à Savigné ; mais tu ne le verras pas encore : il doit s'arrêter plusieurs fois en route avant de regagner Vorey. Son projet de mariage avec Ondine est abandonné sans retour.

« — J'ignore si j'épouserai Michèle Darnal, a-t-il dit ; ce que je sais, ce que je puis jurer, c'est que M^{lle} de Briges ne sera pas ma femme. »

« Et Sabine, tranquille désormais, a joui délicieusement de la présence de son frère.

« André a parlé de toi souvent, très souvent, avec une admiration sincère. Comme Sabine ne l'interrompait pas, comme parfois même elle lui posait des questions sur les travaux de la ferme et l'aménagement de l'école, je me suis enhardi un jour à lui donner tes lettres et ton carnet. Elle ne m'en a pas parlé, mais ne m'a rien remis ; et ta tante affirme, dans un fin sourire, que ces feuilles-là sont autant lues et relues que tu lis et relis le « journal » sauvé de la tourmente.

« Allons, Herbert, devant le calme bonheur qui va être ton partage après une tempête violente, courbe la tête, et remercie Dieu. Il se montre, envers toi, souverainement bon.

« Avertis-moi dès que tu pourras venir... J'irai t'attendre et, à nous deux, nous combinerons toutes choses. Nous ne quitterons Hennequeville qu'après le premier de l'an.

« Bien à toi,

« FABIEN DE SAVIGNÉ. »

« P. S. — Sabine a écrit, hier, au colonel ainsi qu'à Colette qui a envoyé, à sa jeune maîtresse, une lettre vraiment touchante. »

XXI

Au dehors, un ciel plein d'étoiles, un épais tapis de neige répandu sur toute la campagne, une brise un peu âpre, agitant les branches desséchées des pommiers, le bruit de la mer déferlant le long de la plage, et un gai carillon de cloches annonçant la fête de Noël...

A l'intérieur des chaumières et des villas encore habitées, de grands feux pétillants, des visages épanouis, des chants, et les petits souliers glissés déjà furtivement dans l'âtre...

Tout en haut de la falaise, au château de Savi-

gné, on ne faisait pas exception à la règle générale. Le salon était brillamment éclairé, et les amis du comte et de la comtesse qui s'y trouvaient réunis, causaient avec entrain en attendant la messe de minuit.

— Une idée de Sabine ! s'écria tout à coup le docteur Welter qui paraissait très joyeux ce soir-là.

La jeune femme feuilletait un cahier de musique, elle leva vivement la tête, et suivit la direction du regard de son vieil ami.

— Docteur, vous n'êtes pas devin ! dit-elle avec un sourire.

— Comment, ce n'est pas vous qui avez mis cette forêt de houx et de gui ?

— Ce n'est pas moi.

— Allons ! j'y suis :

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Christiane, mon enfant, vous avez juré de nous asphyxier. Bon ! elle ne m'entend pas... Made-moiselle a son fiancé, le reste des mortels n'existe plus pour elle.

— J'entends très bien, fit malicieusement Christiane, et, comme Sabine, je ne vous trouve pas devin, docteur. C'est Éli qui, hier, à peine arrivé, nous a entraînées couper le houx dans la forêt de Saint-Gatien, et le gui sur les vieux pommiers des environs. Sabine et moi avons arrangé les potiches et les jardinières ; mais c'est Éli qui a enguirlandé les rideaux, les portières, le lustre, tout, jusqu'à la lanterne du vestibule.

— La coutume anglaise le veut ainsi, dit le jeune officier en riant. Ne trouvez-vous pas cela charmant, docteur ?

— Hum ! Dès lors qu'on implante, ce soir, la coutume anglaise à Savigné, c'est surtout le privilège, donné par le houx et le gui, que je trouverais charmant si j'avais votre âge.

— Un privilège ! Quel privilège ? s'écria Sabine étonnée.

— Tiens, tiens, tiens, ma petite, vous êtes plus ignorante que Christiane. Voyez si ses joues ne rivalisent pas d'éclat, en ce moment, avec sa robe rose... Et quels regards elle me lance !... absolument comme si je révélais un secret... Brrr !... Eh bien ! sachez qu'en Angleterre un jeune homme peut embrasser à Noël la jeune fille qui passe sous le gui... Vous devenez pâle ! Que vous importe la coutume, je vous le demande ? Seul votre prince charmant, le marquis Herbert, peut se permettre avec vous pareille licence. Or...

— Welter, vous êtes un taquin, un bayard sans pitié, interrompit le comte Fabien qui lisait une vive souffrance sur le visage de sa nièce. Si vous mettez, cette nuit, vos souliers dans la cheminée, vous y trouverez un fouet, je vous le prédis. Allons, Sabine, pour fermer la bouche à cet incorrigible, chantez-nous *Le Noël*, de M^{me} Augusta

Holmès, il est de circonstance. Christiane voudra bien vous accompagner, tandis que nous allons organiser une partie de whist.

La jeune femme étouffa un soupir. Chanter, et la vue du bonheur de Christiane et d'Éli, les paroles du docteur Welter lui serraient le cœur d'une infinie tristesse. Elle ne fit pourtant aucune objection, et, bientôt, sa voix s'éleva chaude, vibrante, au milieu du silence général :

Trois anges sont venus ce soir
M'apporter de bien belles choses.
L'un d'eux avait un encensoir,
L'autre avait un chapeau de roses...

La joue appuyée sur sa main, le docteur Welter oubliait son jeu pour écouter, surtout pour regarder Sabine. Jamais, peut-être, il ne l'avait trouvée charmante comme ce soir-là, avec sa robe de bure blanche garnie de dentelles, les petits bouquets de gui attachés à son corsage et piqués dans sa chevelure, et l'expression de mélancolie répandue sur son doux visage...

... le bon Dieu,
Au fond du ciel bleu,
Est chagrin lorsque...

Sabine s'interrompt :

— Je ne peux plus, fit-elle d'une voix étouffée.

— Là ! j'en étais sûr, grommela le docteur. Nos airs joyeux bouleversent cette enfant.

— Reposez-vous, disait pendant ce temps Christiane, sans paraître remarquer l'émotion de son amie... Je vais continuer ou plutôt reprendre le morceau ; par exemple, les auditeurs vont perdre au change. Je puis faire d'avance un acte d'humilité... Bah ! enfoncés dans leur jeu comme ils le sont tous, peut-être ne se douteront-ils de rien...

Personne, en effet, pas même le docteur, ne sembla remarquer que Sabine, quittant le piano, se glissait doucement derrière les rideaux de soie d'une des fenêtres du salon. Cachée à tous les regards, elle appuya son front brûlant contre la vitre constellée de givre, et resta un instant immobile, plongée dans une rêverie douloureuse.

Au dehors, la vague s'unissait, en une basse formidable, au carillon des cloches de Trouville, et là, tout près, la voix de Christiane chantait avec une expression ravissante :

Noël ! Noël !
Nous venons du ciel
T'apporter ce que tu désires...

Sabine tressaillit... Non, Noël ne lui donnait pas la joie rêvée, ne ramenait pas l'être impatientement attendu, car elle se l'avouait tout bas, en joignant désespérément les mains, elle attendait Herbert pour cette fête de Noël, fête gracieuse, fête touchante, fête du cœur.

Le passé n'était plus qu'un rêve... elle se sentait

fière de son mari, fière de ses luttes, de ses travaux ; jusqu'à cette heure, elle s'était sentie fière de sa tendresse... Maintenant, le doute entraînait dans son âme...

Le frère Martial avait repris, depuis la semaine précédente, la direction des travaux ; or, Herbert n'avait pas écrit, Herbert n'était pas venu... Défaillait-il sous l'épreuve ? Ou son cœur n'éprouvait-il pas le besoin du revoir, de la réconciliation ?

Des larmes, longtemps contenues, montèrent aux yeux de Sabine. Il lui sembla qu'elle allait sangloter tout haut, crier sa détresse, montrer sa désillusion. Que faire ? Comment quitter sa retraite sans être aperçue ? Comment trouver un peu de calme, un peu de solitude ?

— Tu souffres, murmura alors à son oreille la voix de Mme de Savigné. Nul ne t'observe, va quelques minutes au petit salon, ma pauvre enfant.

Sabine inclina la tête en serrant silencieusement la main de sa tante, tandis que Christiane continuait de chanter :

Veux-tu des fruits du paradis ?
Ou du blé des célestes granges ?
Ou, comme les bergers, jadis,
Veux-tu voir Jésus dans ses langes ?

La jeune femme, soulevant la portière qui séparait les deux pièces, entra dans le boudoir. Une lampe, voilée d'un immense abat-jour, y répandait seule une douce lueur, mais, ainsi qu'au grand salon, tout était fleuri, enguirlandé... Et, soudain, Sabine s'arrêta, pâle, défaillante... Comme elle passait sous le lustre tout orné de gui, un bras vigoureux venait d'entourer sa taille flexible, des lèvres se posaient sur sa joue, et la voix d'Herbert disait, avec un accent suppliant mêlé d'une infinie tendresse :

— Sabine, je me repens, je vous aime... Oh ! ma bien-aimée, pardonnez-moi ! Et ayez foi en moi ?

Deux heures plus tard, à la messe de minuit, Herbert s'agenouillait auprès de Sabine à la table de communion. Cette fois, leurs âmes et leurs cœurs s'étaient rencontrés.

XXII

Trois ans, oui, trois ans d'écoulés depuis ce qu'Herbert et Sabine appellent « leurs fiançailles » sous le gui de Noël.

Pendant ces trois ans, Colette est morte dans d'admirables sentiments de résignation, au milieu de cruelles souffrances.

Michèle Darnal est devenue la très heureuse femme d'André Gueldry.



REVE D'AIEULE

I



La grand'mère, assise auprès du feu, dans sa large bergère, leva les yeux vers la délicate silhouette qui se dressait devant elle... et ses vieilles mains, encore blanches et fines, mais un peu tremblotantes, errèrent une minute parmi la gaze, la soie et les fleurs...

Germaine en robe de bal !... sa première robe de bal : une idylle, un rêve rose, comme en ont les jeunes filles dans leurs

chambres immaculées, où l'enfance, à peine en fuite, a laissé quelques-unes de ses féeries.

— Tourne-toi vers la lampe, enfant, dit la grand'mère, pour que je te voie mieux.

Germaine obéit.

M^{me} de Viane avait croisé à demi ses doigts, le regard levé comme devant la Sainte Vierge.

Et Germaine, un peu pâle sous l'or de sa chevelure, s'immobilisait, les lèvres entr'ouvertes d'un sourire, le cœur palpitant à la pensée de ce début dans le monde qui allait avoir lieu le soir même...

— Elle est jolie, bien jolie ! pensa l'aïeule qui ne le dit pas tout haut, oubliant que le miroir avait parlé avant elle et que d'autres seraient moins prudents...

— Ma robe me va bien, je crois ? fit Germaine, tournant doucement sur ses talons pour entendre l'harmonie de la soie. Et j'ai pris le bel éventail que vous m'avez donné pour mes étrennes, bonne maman...

Elle déploya l'éventail tout frissonnant, en plumes à peine teintées de rose, et en effleura le visage pensif et souriant de M^{me} de Viane.

Cette caresse particulière de l'éventail, le souffle léger qui passa sur le front de la vieille dame sembla y évoquer une légion de petits fantômes lointains, à mines falotes et exquises... des sensations oubliées, si anciennes !...

Une minute, elle songea à son passé. Avec le poète, elle eût pu dire mélancoliquement :

Vous ressemblez à ma jeunesse !...

Car — bien qu'on soit tenté de l'oublier, bien qu'elles l'oublient souvent plus que personne —

les aïeules ont eu une jeunesse... Les vieilles dames qui somnolent au coin du feu, dans des bergères, ont eu de petits pieds vifs et disposés à la danse. Leur miroir leur a soufflé, à elles aussi, plus d'une flatterie détestable... ou d'une vérité très douce...

M^{me} de Viane, qui se souvenait rarement de ces choses, eût voulu, ce soir-là, rassasier ses yeux de cette fraîcheur, de ce songe ou de ce réveil que personnifiait sa petite-fille.

Mais la grande pendule du salon sonna onze heures... et Germaine, soudain tirée de la demi-rêverie où elle se perdait de son côté, tressaillit et s'écria avec une vivacité qui lui était plus habituelle : — Onze heures !...

... Et la femme de chambre m'attend en bas, dans la voiture, pour me ramener d'abord à la maison... Moi qui suis montée seulement pour que vous me voyiez... pour que vous m'admiriez, chère bonne maman !... au fait, suis-je jolie, ce soir ?... Vous ne me l'avez pas dit...

M^{me} de Viane sourit.

— Hum ! hum ! une frimousse... il y en a de plus laides...

Elle l'embrassa, un peu grisée du parfum de fleurs qui montait du corsage...

Ces rêves roses, que sont les petites-filles, se dissipent toujours trop vite dans la vie des aïeules !...

Les jupes de soie bruissèrent une dernière fois. La porte se referma.

Alors la grand'mère regarda le feu en soupirant.

Les grand'mères sont des Cendrillons en cheveux blancs, qui n'ont plus de princes Charmants à attendre...

II

Maintenant, elle est seule...

Instinctivement chercheurs, ses yeux se dirigent vers le pastel qui sourit là-bas dans un coin du salon...

Ce regard, ce sourire, qui semblent venir de très loin, du fond du passé... les froufrous vagues de la robe et du fichu, et les bandeaux de cheveux sous lesquels les aïeules furent jolies...

Car ce peu de poussière colorée, au fond d'un cadre, c'est tout ce qui subsiste de sa jeunesse.

De la robe rose de Germaine, une magie semble être restée, qui favorise l'illusion, presque l'évocation.

Il y a, dans le foyer, mille petites voix douces, charmeuses, tristes aussi... des voix qui s'étaient tues depuis si longtemps !... et qu'elle avait cru mortes...

Ce sont des voix berceuses, car, sans penser que l'heure s'avance, que, depuis longtemps, elle devrait être au lit... (puisque elle est de l'âge où les choses se renversent... où les petites-filles veillent pendant que leurs grand'mères dorment), la voici qui ferme les yeux avec un vague sourire, le sourire du pastel revenu à ses lèvres...

Des idées de bal lui trottent par la tête, et s'enlacent pour former un rêve... Les fées du passé la touchent de leurs baguettes, pauvre vieille Cendrillon, et la voici qui se prépare, à son tour, pour le bal...

Elle met sa robe... sa robe rose comme celle de Germaine, mais à la mode... d'il y a cinquante ans !... sous le règne du bon roi Louis-Philippe !... Elle est coiffée en boucles, des boucles blondes, qui s'harmonisent avec son teint blanc et vermeil : elle ressemble tout à fait au pastel... Pourtant, elle se souvient qu'elle est une aïeule, qu'elle est vieille, en réalité !... que cette résurrection de jeunesse lui est seulement prêtée... et une intime mélancolie se mêle à son plaisir de se voir belle, une de ces mélancolies de songes, si douces et si prenantes !...

Il lui semble qu'elle ne sera jamais prête pour le bal, qu'il lui manque mille choses ; elle ne sait pas très bien à quelle fête elle va, ni chez qui ; elle sait seulement que ce sera une fête très belle et unique.

La porte de sa chambre s'entr'ouvre. Oh ! les voici tous, ceux qu'elle a tant aimés, ceux qu'elle avait cru ne plus revoir sur cette terre... Les voici tous, vivants et retrouvés, pâles seulement, d'une étrange et triste pâleur, bien que leurs chers visages soient joyeux...

Tremblante de bonheur, elle leur tend les bras... Son père ! sa mère ! sa sœur ! cette charmante petite Laure, morte à quinze ans... ses frères...

— Comme Lucile est gentille !... Comme sa robe lui va bien, disent-ils tous, se pressant autour d'elle...

Et sa mère, de sa fine main pâle, si pâle, pique elle-même une rose dans la blonde chevelure.

Puis, avec l'imprécision particulière aux rêves, la dormeuse se trouve transportée, elle ne sait comment — elle ne se souvient cependant pas d'être montée en voiture — dans une vaste suite de salons, brillants de lumières et de fleurs ; elle y revoit non seulement ses parents, sa sœur, ses frères, mais tous les visages qu'elle a connus aux époques lointaines de sa vie... des personnes qui, dans la réalité, n'eurent même jamais aucun lien ni aucune fréquentation entre elles.

C'est le bal des souvenirs.

Elle va des uns aux autres, fiévreuse, impatiente ; ayant peur de ne pas avoir le temps de les reconnaître tous, de leur parler...

Chose étrange : toutes ses jeunes amies d'autrefois ont les joues blanches et les yeux vagues...

Elles sont souriantes et douces, bien qu'elles parlent peu.

L'orchestre commence à jouer.

C'est une musique lente, étrangement cadencée, dont chaque motif est emprunté à un air différent : un de ceux qui l'ont charmée, jeune fille.

Et les couples s'apparient, se mettent à danser langoureusement, avec des révérences, des grâces maniérées d'ancien temps.

A ce bal étrange, la grand'mère dansa toute la nuit... elle dansa, légère, sur un sol de rêve qu'elle ne sentait pas... elle dansa sans fatigue, mais sans joie, avec la même tristesse douce qui ne l'avait pas quittée... au bras de ces jeunes hommes, aux pâles visages, qui ne lui parlaient pas.

Tandis que les premières blancheurs de l'aube pénétraient dans la chambre, Germaine de Viane, un peu étourdie de ses succès mondains, rentrait à la maison, emmitouffée et pelotonnée au fond de la voiture, qui la ramenait ainsi que ses parents.

A la même heure, les yeux de l'aïeule se rouvraient : elle aussi revenait du bal... lasse d'avoir si longuement dormi dans ce fauteuil... et pleine de l'intime mélancolie qui suit les fêtes sans lendemains !...

HENRIETTE BEZANÇON.

FIN



Pensées et Maximes

Quels que soient votre état ou votre âge, votre richesse ou votre pauvreté, votre science ou votre ignorance, vous pouvez, si vous avez un cœur vivant, concevoir la royale et divine ambition de mettre dans les destinées du monde votre poids de justice et de bonté.

Le P. GRATRY.



Causerie de Quinzaine



ÈRE des expositions a été ouverte cette année par une exhibition de chats au Jardin d'Acclimatation. Moins habitués que les chiens à la vie publique, les matous ont été d'abord un peu déconcertés devant la foule de leurs admirateurs, mais ce sont des êtres qui ont conclu un pacte avec le bonheur; bien vite rasserenés, ils sont redevenus « indolents et superbes » jusqu'au jour indiqué pour une formidable destruction de souris.

Ne croyez-vous pas, chères lectrices, que toute la gent animale est agitée de pressentiments sinistres depuis que l'existence du cheval est menacée par la voiture automobile? — Avaient-ils assez raison de se méfier, ces pauvres dadas, et de se regimber à la première apparition du monstre. — Chaque animal maintenant cherche à démontrer son utilité et sa supériorité sur la machine qu'on lui oppose, aussi les chats ont-ils voulu prouver par un véritable carnage que les souricières ne sont que de honteuses contrefaçons et qu'ils demeurent les seuls véritables destructeurs des rongeurs de tous genres; après quoi, chacun d'eux est retourné faire le bonheur de ses heureux propriétaires et goûter sur des coussins moelleux un repos bien gagné.

L'Exposition des fleurs et fruits d'automne a eu lieu peu après; le chrysanthème vert a été la nouveauté de l'année; aimez-vous ces fleurs aux couleurs fabriquées; ne dirait-on pas qu'elles sont teintes? L'hortensia bleu vaut-il le classique hortensia de la reine de Hollande? Dans la galerie des fruits, on pouvait admirer une pomme de 2 kilos 120 grammes et des poires de même calibre à peu près; ces monstres ne m'inspirent aucune confiance comme saveur.

En fait d'innovation, avez-vous entendu parler de la bicyclette *Trouvère*? elle va nous arriver en droite ligne de Hambourg; cette aimable machine remplace le traditionnel grelot — trop souvent absent — par une série de morceaux de musique; chaque bicycliste choisira selon son tempérament musical: les wagnériens prendront le répertoire

de Bayreuth, les gens gais choisiront des airs de cafés-concerts, les anciens se contenteront des « Échos du Temps passé ». Il paraît que l'expérience, faite devant un public de journalistes et de sportmen, a conquis tous les suffrages; voici du reste, si cela peut vous intéresser, des renseignements très précis:

« La boîte à musique » s'adapte au guidon, elle est mue par la roue de devant et construite de façon à pouvoir fonctionner pendant une heure, à raison de 15 kilomètres à l'heure. Ceux qui ne sont pas fous au bout de ce laps de temps n'ont qu'à pousser un ressort et cela recommence! »

Le rédacteur de l'article ajoute: « — Pauvre de nous! » — Oh oui! à quand la bicyclette phonographe?

Mais voici un nouveau sport qui nous vient d'Angleterre: il est question de fonder un club féminin de tireuses à l'arc, malgré la vive résistance de MM. les archers; ils nous déclarent incapables de suivre les règlements sévères de ce jeu, règlements qui remontent à Louis XII, presque sans modifications. Soit, on fondera une société féminine indépendante d'eux et qui n'en marchera pas plus mal; le plus important est fait, le costume est déjà choisi: jupe courte, hautes bottines de daim lacées, corsage moulant la taille, retenu par une ceinture de cuir, manches très collantes; à l'avant-bras gauche, un élégant brassard en cuir vernis. On nous promet sous ce costume des résurrections de la Diane antique. Il n'y a que la foi qui sauve; croyons-le au moins jusqu'à la fondation du club, mais n'est pas Diane antique qui veut!

Tous ces sports plus ou moins violents auxquels se livrent les femmes font-ils tort à la danse? Vraiment on le croirait, chères lectrices, en entendant le cri d'effroi désespéré que pousse un des plus fervents disciples de Terpsychore, le professeur Desrats. Chargé du rapport au Congrès de la danse récemment tenu à Hambourg, M. Desrats a mis dans ce document la mélancolie d'un homme qui assiste au déclin de l'art auquel il a consacré sa vie et « voit un voile sombre recouvrir la divine muse de la danse ». Le docte professeur craint que l'Opéra ne perde les grandes traditions chorégraphiques, et voici comment il s'exprime au sujet de la danse de ville:

« Peut-on décorer du nom de danse les ébats irrégulés, irréguliers, privés de toute uniformité

qui convertissent nos bals en cohue et nos danseurs en clowns. »

Quelles sont les causes de cette décadence ? M. Desrats accuse les trop nombreux professeurs qui transforment cet art en industrie et métier, et demande qu'un contrôle sérieux et efficace protège la danse classique contre leurs divagations ; il appelle l'estampille officielle pour éliminer les profanes, quelque chose comme un baccalauréat chorégraphique, encore un ! heureusement qu'il sera facultatif.

— Vous êtes orfèvre, M. Josse. — Est-ce en réponse aux lamentations de ce professeur attristé que flambaient sur nos murs des affiches nous initiant aux triomphantes évolutions du feu et de la danse du lis ; on dit merveille des nouvelles transformations de la Loïe Fuller. Sans doute, d'ici à peu, on en aura d'habiles contrefaçons dans des lieux où nous pourrions conduire nos fillettes ; jusque-là, contentons-nous des affiches.

Ce n'est pas une danseuse, mais une femme dont la vie s'est écoulée dans une baraque foraine que l'Académie vient de récompenser en décernant un prix de 2,500 francs à Eugénie Bonnefois. Il faut lire le récit fait par M. Claretie de la vie de cette femme de bien ; cela prouve une fois de plus que l'Esprit souffle où il veut et qu'il n'est pas de métier que ne puisse relever la charité. Pendant de longues années, Eugénie Bonnefois fut ce qu'on appelle une *foraine*, elle eut pour demeure une roulotte, et vécut de ci de là, au hasard des foires, en compagnie d'autres forains. Elle apprit par ce voisinage ce que la misère morale ajoute à l'autre, et quelle déchéance de l'âme entraîne cette vie où ne pénètre aucun rayon d'en haut. Pendant toute sa jeunesse, elle avait soigné les siens, sa belle-mère et son père ; entre temps, au moment de la guerre, elle pansa nos soldats, enrolée dans les *Sœurs de France*, puis, à la limite de l'âge mûr et de la vieillesse, elle fut prise d'une grande pitié pour les enfants errants qui l'entouraient, et voulut « leur apprendre qu'il y a un Dieu au ciel et vingt-six lettres dans l'alphabet ».

Commencée en 1892 avec 12 élèves, l'école des forains en compte aujourd'hui 207, et sa baraque se transporte partout où s'ouvre une foire, aux quatre points cardinaux de Paris ; d'abord défilants, les parents bénissent maintenant la charitable fondatrice que l'Académie vient de récompenser.

Jamais cette séance des prix de vertus n'a été plus reconfortante que cette année ; ne plus entendre pendant quelques heures les mots de trahison et d'espionnage, c'était déjà un repos ; recevoir les fortifiants exemples de tant d'humbles vies consacrées au bien, c'était mieux encore ; car elles sont nombreuses, les émules d'Eugénie Bonnefois et toutes, au terme de leur longue existence. — On vit vieux dans la vertu, a dit M. Francisque Sarcey, — peuvent regarder en arrière et ne voir dans le passé que des actes de dévouement.

Le rapport sur les ouvrages récompensés avait précédé celui dont nous venons de parler ; il est rare que votre journal n'ait pas part aux récompenses, en la personne d'un de ses collaborateurs appréciés. Cette année, c'est Mme Bentzon et ses travaux sur la femme américaine qui ont conquis les suffrages de l'Académie. Ici même, nous avons pu apprécier une de ces fines études, montrant la femme du Nouveau-Monde telle qu'elle est *chez elle* et non telle que certains romanciers l'ont travestie. Nous avons été heureuses de voir sanctionner par le choix de l'Académie le plaisir goûté par nous ; l'année qui vient nous en promet le renouvellement par un article du même auteur sur la femme au Canada.

A ce propos, avez-vous jamais cherché à analyser, chères lectrices, le courant sympathique qui s'établit entre les lecteurs et l'écrivain, surtout alors que celui-ci s'adresse à une catégorie déterminée du grand public ? Cette sympathie, nous la sentons très vivement aujourd'hui, au moment où vous envoyez tous nos vœux pour 1898.

Que cette nouvelle année vous soit bonne, chères amies, nous le souhaitons à toutes ; bonne année aux plus jeunes qui préparent des examens difficiles, bonne année à celles dont les lettres nous ont révélé les positions pénibles et dont les jeunes épaules sentent déjà le poids de la vie, bonne année à nos grandes qui attendent un compagnon de route, leur rendant le chemin doux et facile. Rendez-nous nos souhaits en nous restant fidèles et en nous amenant de nouvelles amies ; il est presque inutile de vous le demander, tant vous en avez la bonne habitude et nous ne posons la question que pour le plaisir de recevoir vos affectueuses réponses.

EDMÉE.

